

Histoire de la philosophie

41 John Locke

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

À présent, lorsqu'on aborde le sujet des Lumières, comment caractériser ce mouvement en général et, par conséquent, comment appréhender Locke comme un représentant des Lumières et, à bien des égards, comme le précurseur des Lumières philosophiques, parfois datées de 1691, année de publication de son essai sur l'entendement humain ? Cette date marque parfois le début des Lumières philosophiques. Or, le terme « Lumières » renvoie bien sûr à la lumière de la raison, c'est-à-dire, dans ce contexte, à la lumière de la connaissance scientifique, la lumière de la connaissance acquise par les méthodes scientifiques objectives, qu'elles soient inductives ou déductives, du moins avec le degré d'objectivité et de certitude que la science revendiquait alors.

Vous vous souvenez de ces vers de Tennyson : « Dieu dit : “Que Newton soit”, et la lumière fut. » Vous vous demandez peut-être : pourquoi choisir Newton si ce n'est pour éclairer le monde scientifique ? Or, les Lumières, avec leur attachement à la raison, se montraient sceptiques envers la tradition et l'autorité, et accordaient souvent peu de place à la révélation. Dans la mesure où des chrétiens ont participé aux Lumières et, par conséquent, ont abordé la question de la révélation, il s'agit plutôt d'un ajout.

Il s'agit d'un complément à ce que nous savons par la seule raison. Plutôt d'un ajout que d'une perspective sous-jacente qui nous aide à comprendre le reste. Cette époque était profondément opposée aux systèmes dogmatiques, ce qui explique pourquoi les grands compositeurs de systèmes, Descartes, Spinoza et Leibniz, sont davantage des figures des Lumières du XVII^e siècle que du XVIII^e siècle.

Car ces concepteurs de systèmes prétendent détenir une forme de connaissance systématique qui ne saurait être établie par la seule méthode scientifique. Rappelez-vous les problèmes que l'on retrouve même chez Descartes, où ses démonstrations semblaient loin d'être aussi convaincantes qu'elles le paraissaient. Nous vivons à l'ère de la critique, qui remet en question la possibilité même d'une telle connaissance.

Il n'est donc pas surprenant que l'esprit des Lumières se soit replié sur lui-même. Et les penseurs des Lumières ont commencé à critiquer les affirmations des Lumières et du savoir scientifique.

Ainsi, lorsque nous aborderons David Hume, nous constaterons qu'il est en réalité un sceptique philosophique. Il est sceptique quant à ce type de connaissance des Lumières, objective et certaine. En fait, il doute de la possibilité même d'une telle connaissance.

Il propose en lieu et place une explication de la genèse et de la justification apparente de la croyance. Elle se distingue de ce type de connaissance dogmatique. David Hume n'était pas le seul à penser ainsi.

Il a parlé de figures comme Voltaire, ou d'un groupe en France connu sous le nom de « Philosophes », ou, selon le terme français, « les philosophes », qui signifie toujours « les philosophes », mais je suppose que pour les distinguer des autres philosophes, on utilise généralement le terme français en anglais. Ils philosophent. Un groupe de sceptiques philosophiques quant à la possibilité de la connaissance.

Aujourd'hui, nous ne vivons pas seulement à l'ère de la lumière de la raison, mais aussi à l'ère du règne de la raison. Autrement dit, le règne de la raison non seulement dans notre pensée, mais aussi dans notre vie. Le rôle de la raison dans nos existences.

L'idée est donc que lorsque nous sommes guidés par la raison, nous sommes libérés des autres conditions causales. Si nous agissons, c'est-à-dire par impulsion, par impulsion émotionnelle, nous ne sommes pas libres. Nous sommes mus par nos instincts, comme Avis.

Motivés. Mais vous avez raté celle-là. Vous connaissez la pub Avis, n'est-ce pas ? Nous sommes motivés.

Avis a-t-il cessé de faire de la publicité de cette façon ? Désolé, je vais devoir changer. Bon, si vous agissez sous l'impulsion de vos émotions, vous n'agissez pas librement ; vous êtes contraint. Ce n'est que lorsque vous parvenez à prendre du recul et à réfléchir à vos actions, à vous détacher de cette impulsion émotionnelle, que vous êtes véritablement libre .

Vous voyez ? La liberté est donc possible sous le règne de la raison. Comme on le dit en matière politique, la liberté politique est possible sous l'État de droit. Mais pas là où il n'y a pas de lois.

Pour être libre, il faut se détacher de la compulsion . C'est pourquoi on voit se développer des théories éthiques qui s'attachent à déterminer ce qui est juste. Au Moyen Âge, la préoccupation était le bien .

Autrement dit, l'idéal vers lequel nous tendons dans notre quête du bien suprême, Dieu. Mais au siècle des Lumières, l'accent est mis davantage sur les principes et les règles qui nous permettent de savoir quelle est la bonne conduite à adopter dans telle ou telle situation. On revendique en éthique la même objectivité détachée et la même certitude que celles revendiquées en science.

C'est donc à cette époque que se développèrent les théories des droits individuels. John Locke, avec son insistance sur les droits à la vie, à la liberté et à la propriété, et d'autres théories des droits qui constituent le fondement de l'héritage politique français, en sont des exemples.

Bien sûr, l'héritage politique américain. Notre système politique est essentiellement un produit des Lumières. Absolument.

L'État de droit, régi par la constitution, représente le règne de la raison. Voilà sa caractéristique. Et en réaction à ce scepticisme à l'égard de la lumière de la raison, le rejet du règne de la raison, s'est développé au sein du romantisme au début du XIXe siècle.

Là où le romantisme renoue avec la liberté des émotions, le génie créatif idéalise la liberté en tant que telle. Ainsi, certains commentateurs ont souligné qu'à partir de la Renaissance, avec l'accent mis sur les libertés politiques, on assiste progressivement à une absolutisation et une idéalisation croissantes de la notion de liberté individuelle.

Vous voyez, les droits individuels aux Lumières, l'expression créative de soi chez les Romantiques, jusqu'à cette liberté absolue prônée par certains existentialistes comme Sartre, qui absolutise la liberté. Vous comprenez ? En fait, il me semble qu'il y a quelque chose dans l'éthique américaine qui considère la liberté comme la valeur suprême. Il me semble que c'est une idée très païenne.

D'un point de vue judéo-chrétien, c'est la justice, et non la liberté, qui constitue la plus haute des valeurs sociales. La liberté n'en est qu'un aspect. Or, on a trop souvent tendance, et c'est politiquement judicieux, à privilégier la liberté à la justice.

Eh bien, l'époque des Lumières, donc, en ce sens. Or, John Locke, à mon avis, s'inscrit pleinement dans cet esprit des Lumières. Bien sûr, d'autres influences ont également marqué sa pensée.

Il s'inscrit pleinement dans l'esprit des Lumières, appartenant à cette ère scientifique. Ami personnel d'Isaac Newton, il reprend le modèle newtonien des particules de matière et l'applique à sa théorie des idées, comme nous le verrons, ainsi qu'à sa philosophie sociale. L'univers physique est composé de particules de matière indivisibles : les atomes. Combinées et animées de lois fixes, ces particules sont des idées simples et égales.

Combinés selon des lois d'association fixes. Dans sa philosophie sociale, il parle d'atomes sociaux, d'individus, unis selon les lois d'un contrat social. Oui.

Il adhère au même modèle atomistique que Newton en physique, en psychologie, en épistémologie et en philosophie sociale. Un modèle très similaire. Pourtant, il est aussi imprégné d'un héritage puritain.

Son père était l'un des signataires de la Confession de Westminster, document presbytérien fondamental de la Contre-Réforme du XVII^e siècle. Et cela transparaît, si bien que si vous regardez, par exemple, les premiers paragraphes de notre sélection de Locke, combien d'entre vous ont le livre sous la main ? Eh bien, ne commettez pas cette erreur la prochaine fois. Bon, parlons de l' Anthologie Kaufman.

Si l'on considère le début de son propos, c'est par là qu'il commence. Il entame son essai sur l'entendement humain par ces mots : « Une enquête sur l'entendement est agréable et utile. »

Puisque c'est l'entendement qui place l'homme au-dessus des autres êtres sensibles et conscients, et qui lui confère tous les avantages et la domination qu'il exerce sur eux, c'est assurément un sujet, ne serait-ce que par sa noblesse, qui mérite qu'on s'y attarde. Or, qu'est-ce qui distingue l'humanité ? Eh bien, vous dites la rationalité. Les Grecs le disaient déjà.

Oui, les Lumières poursuivent cette même logique. Mais remarquez ce qu'il dit d'autre. C'est ce qui lui confère la domination sur le reste de la nature.

On retrouve cette insistance puritaine réformée sur la création, que l'on a pu observer chez Bacon et Hobbes. Vers la fin de ce paragraphe, il évoque toute la lumière que nous pouvons laisser pénétrer dans notre esprit.

Encore cette figure de style intéressante et lumineuse, la lumière de la raison. Et à la page 165, en haut, lorsqu'il parle de méthode, il évoque la recherche des limites entre opinion et connaissance. Entre opinion et connaissance.

Voilà une vieille distinction platonicienne qu'il remanie et introduit dans le siècle des Lumières. La connaissance doit être objective, certaine et scientifiquement et logiquement garantie . L'opinion, c'est autre chose.

C'est pourquoi, selon lui, nous devons réguler notre consentement et modérer nos convictions. Vous pouvez contrôler ce à quoi vous consentez , vous pouvez contrôler vos croyances. Nous sommes pleinement libres de consentir ou de désapprouver, de croire ou de ne pas croire, en accord avec la raison.

Vous voyez. Puis, à la page 165, dans la deuxième colonne, il y a une section intitulée « Que représente l'idée ? » (le terme « idée » est entre guillemets). Et vous remarquerez, au milieu de ce paragraphe, qu'il précise que l'idée désigne ce qui est l'objet de la compréhension lorsqu'un homme pense.

Bon, alors à quoi pensez-vous quand vous pensez ? À des idées. Des idées. Voyez-vous, c'est le point de départ de Descartes.

Ce que vous avez là, c'est l'esprit directement conscient de ses propres idées. Bon, c'est un point de départ. Et comme pour Descartes, c'est aussi le cas pour Locke.

Certes, nous ne connaissons que nos idées. La question est de savoir si nous pouvons en déduire quoi que ce soit concernant des choses extérieures comme les corps, les autres esprits, ou Dieu. Et ces choses, qui sont hors de notre propre esprit, doivent être démontrées, prouvées. Il faut pour cela des preuves de type scientifique .

Vous voyez. Ou, si vous ne pouvez obtenir ces preuves, vous ne possédez que des opinions, des croyances, et non de la connaissance. C'est pourquoi, lorsque David Hume devient sceptique, il soulève des questions sur la connaissance des corps, la connaissance des autres esprits, la connaissance de Dieu, et même la connaissance de son propre esprit.

Hume affirme donc que notre seule connaissance réelle se limite à nos propres idées subjectives. Il croit, entre autres, que nous avons un corps. Il est enclin à croire en Dieu.

Il ne va pas plus loin. D'accord. Donc, Locke, oui, au début de tout ce mouvement.

Ensuite, une autre observation préliminaire concernant la page 166 de la première colonne. Il soutient que nous ne possédons aucune connaissance innée. Nous ne possédons aucune connaissance innée, contrairement à ce que pensait Platon.

Tout ce que nous possédons nous parvient par nos sens. Tout ce que nous savons nous vient par nos sens. Formulation d'idées sensorielles.

qui nous amène à réfléchir sur nos propres idées, puis à élaborer des idées plus complexes. Nous les unissons ensuite pour formuler des propositions et développer nos connaissances.

Mais tout cela provient de l'expérience sensible. Or, l'une des raisons pour lesquelles il insiste sur ce point, plutôt que sur une connaissance innée, est qu'il serait insultant envers Dieu, qui nous a donné nos sens, de supposer que nous ne pouvons pas nous fier à eux pour nous indiquer la position des choses. Ainsi, tout comme Descartes s'adressait au Créateur qui nous a donné l'esprit afin que nous puissions lui faire confiance, Locke s'adresse au Dieu qui nous a donné nos sens afin que nous puissions leur faire confiance.

Ainsi, si l'hypothèse fondamentale de l'empirisme de Locke repose sur la fiabilité des sens, il en a au moins une justification théologique. Ceci étant dit, il convient de considérer Locke comme le précurseur des Lumières, et son œuvre, dans ces pages, prépare le terrain pour que Berkeley opère des changements radicaux et que Hume abandonne l'ensemble de la pensée.

Permettez-moi une petite pause pour un commentaire. Oui. Oui.

Vous vous souvenez que Descartes a essayé de prouver qu'il avait un esprit ? Je pense avoir des idées. Donc, j'existe.

Un être pensant. Dire que j'ai un esprit, c'est dire que je suis une chose. Il y a là une chose qui pense.

Rappelons-nous l'expression de Descartes : « race cogitans », c'est-à-dire une chose pensante. Ici, « race » désigne une entité substantielle.

Non pas physique . Mais une entité. Or, c'est ce statut entitél, la notion de substance mentale, de substance spirituelle, qui est en question.

Descartes pensait l' avoir prouvé . Locke partage l'avis de Descartes : selon lui, si l'on pense, on est nécessairement un être pensant.

Mais Hume demande : pourquoi ? Pourquoi ? Eh bien, tout ce que je sais, c'est que je suis un ensemble de perceptions. Un ensemble d'idées interreliées dont j'ai conscience. Donc, si l'on veut être empiriste, tout ce que je sais de l'esprit, c'est que je suis un ensemble de perceptions.

Vous dites : « Mais il doit bien exister quelque chose qui regroupe tous ces éléments de perception. » Eh bien, vous allez dogmatiser et affirmer ce que c'est. Vous allez tout simplement avouer votre ignorance.

Hume répond : « Je ne sais pas. » Selon lui, les alternatives se résument au dogmatisme et au scepticisme. Le sceptique ne nie pas l'existence de ce dernier.

Il dit : « Je ne sais pas et je ne sais pas comment le savoir . » Vous comprenez ? Donc, chez Hume, cette question reste ouverte, au même titre que l'existence d'autres esprits, de tous les corps et de Dieu. Autrement dit, Hume est sceptique face à toute croyance métaphysique, ou plutôt, devrais-je dire, face à toute connaissance métaphysique.

Et Locke le prépare à cela. Bon, essayons d'analyser sa théorie des idées, voulez-vous ? Une analyse de sa théorie des idées. La première chose qu'il fait...

Maintenant, revenons-en à nos moutons .

Remarquez la distinction entre idées et connaissance. Pourquoi ? Eh bien, il souligne que la connaissance consiste en l'ajout ou la soustraction d'idées.

Donc, si je dis, par exemple, que tous les humains sont mortels, d'accord. Ce que je fais, c'est porter un jugement, affirmer une proposition.

Toute connaissance se compose de propositions et de jugements qui ont la forme sujet-prédicat. Or, le sujet et le prédicat sont des idées différentes. On a donc l'idée 1 et l'idée 2.

L'idée d'être humain. Oui, c'est une idée générale . D'accord.

L'idée de mortalité. C'est l'idée d'une certaine contingence inhérente à la vie. C'est une idée qualitative.

Mais évidemment, on ne possède de connaissance que si l'on possède des idées. La connaissance renvoie aux jugements que l'on porte sur ses idées. Il doit donc commencer par une théorie des idées.

D'où nous viennent nos idées ? Première question. Et sa réponse est double. Premièrement, il n'existe pas d'idées innées.

Deuxièmement, toutes les idées proviennent des sens. Or, il consacre une longue section à ce sujet, dont une bonne partie figure dans l'anthologie, où il réfute la théorie des idées innées. Cette théorie des idées innées, vous vous en souvenez peut-être de Platon.

Et sous une autre forme, chez Descartes, son insistance sur des idées claires et distinctes, intuitives et naturelles. On ne sait pas exactement à laquelle de ces idées Locke fait référence. C'est révoltant.

J'aurais tendance à penser qu'il fait très probablement référence aux platoniciens de Cambridge. Les platoniciens de Cambridge. Juste un petit mot à ce sujet.

Durant la Renaissance italienne, aux XIVe et XVe siècles, on assista à un renouveau de la philosophie platonicienne. Le platonisme avait été largement éclipsé par l'influence aristotélicienne pendant plusieurs années, notamment à l'Académie florentine.

On trouve un homme du nom de Ficin, cité dans toutes les discussions, qui représente l'influence majeure de la Renaissance italienne sur la Renaissance anglaise. En Angleterre, au XVe siècle, des figures comme John Cullet appliquent le platonisme à la religion et à l'éducation, tandis que d'autres, comme Thomas More

et Spencer, l'appliquent à la politique. On assiste donc à un véritable renouveau platonicien durant la Renaissance.

Le platonisme de Cambridge, au XVII^e siècle, succéda au renouveau de la Renaissance. Sa figure principale, Richard Cudworth, décédé en 1688, était donc, comme on le voit, un contemporain plus jeune de John Locke. Ce mouvement, d'abord anglican, s'opposait à deux autres courants qu'ils rejetaient fortement.

L'une de leurs objections était la conception mécaniste de la nature, y compris la nature humaine, chez Thomas Hobbes et, d'ailleurs, dans la vision cartésienne du monde physique. Ils s'opposaient généralement à la science mécaniste. On pouvait s'y attendre de la part d'un platonicien idéaliste ; il s'agissait là du platonisme avec la théorie des émanations, donc plus néoplatonicien à certains égards.

Il s'agissait d'une métaphysique idéaliste qui rejetait l'idée que la matière soit réelle et possède un pouvoir causal réel. Par conséquent, elle rejetait l'idée que les stimuli causaux des sens puissent produire des idées. Elle revenait donc à la théorie des idées innées.

En opposition au matérialisme, et par conséquent à Hobbes, et en réaction également au calvinisme des puritains, qu'ils jugeaient dévalorisant pour la nature humaine et source de conflits religieux sectaires, ils affirmaient plutôt que la raison, par la force des idées innées, possède un pouvoir immense.

On constate encore la prééminence de la raison. La raison a le pouvoir de reconnaître l'existence de Dieu et de connaître nos responsabilités morales. L'essence du christianisme réside dans une vie morale et la contemplation de Dieu, bien plus que dans des querelles d'orthodoxie théologique.

Et pour cela, le platonisme de Cambridge leur paraissait amplement suffisant. Connaissance innée, connaissance morale innée. L'idéal platonicien est un amour contemplatif du bien, qui est Dieu.

C'est en réponse à cela que je suggère que John Locke, fort de son éducation puritaine, réfute l'existence d'idées innées. Non, notre temps est révolu. Vraiment ? Non.

Je m'y habitue encore. Non, on a encore dix minutes. Super.

John Locke s'oppose à l'idée d'idées innées. Bien, mais comment argumente-t-il ? Eh bien, vous trouverez tout un ensemble de raisonnements différents tissés dans son œuvre. En résumé, son point de vue est le suivant.

Si la connaissance était innée, si les idées étaient innées, elles seraient universellement connues. Or, *modus tollens*, il n'existe pas d'idées universelles. Par conséquent, la conclusion est que les idées ne sont pas innées.

Il ne l'exprime pas exactement de cette façon. Voici comment je comprends son argument : si les idées sont innées, elles seront universelles.

Il n'existe pas de consensus universel sur ces idées. Par conséquent, elles ne sont pas innées. Oh, et il va même plus loin.

Même si elles étaient universelles, cela ne prouverait pas qu'elles sont innées. Ce serait un raisonnement fallacieux, car l'universalité pourrait s'expliquer autrement.

Des facteurs empiriques communs, par exemple. Alors, comment justifie-t-il l'affirmation selon laquelle il n'existe pas d'idées universelles ? Eh bien, pour commencer, les idées censées être innées, les idées de Dieu et les idées morales, sont inconnues des enfants et des idiots. Des enfants et des idiots.

Autrement dit, ceux-ci n'ont pas le développement mental nécessaire pour penser à ces idées. Et, vous savez, il travaille sur la question suivante : que signifie le caractère inné d'une idée ? Cela signifie qu'elle doit être présente dans l'entendement. Mais comment peut-elle être présente dans l'entendement si elle n'est pas comprise ? Quelque chose peut-il être présent dans l'entendement si quelqu'un ne le comprend pas ? Être présent dans l'entendement, c'est être compris, n'est-ce pas ? Et les jeunes enfants, en particulier, ne comprennent tout simplement pas.

Voilà une première piste de réflexion. Une autre consiste à souligner la diversité culturelle. Rappelez-vous l'époque des grandes découvertes, le XVI^e siècle ? Cette diversité culturelle est manifeste en matière d'éthique, notamment concernant les conceptions de Dieu.

Comment pouvons-nous alors affirmer, en l'absence d'idées universelles, que ces idées cruciales, du moins pour les platoniciens de Cambridge, sont innées ? Or, cela étant dit, on trouve à la page 168 un passage où il explique l'idée de Dieu, avec toute son obscurité et sa diversité, selon la perspective que lui avait inculquée son éducation puritaine. Il déclare donc, dès le début de la page 168 : « Une telle idée se déduit de toute connaissance, l'idée de Dieu, car les marques visibles d'une sagesse et d'une puissance extraordinaires apparaissent si clairement dans toute l'œuvre de la création qu'une créature rationnelle qui y réfléchit sérieusement ne peut manquer de découvrir l'existence d'une divinité. » Il s'agit là d'une simple paraphrase de Romains 1 : « Les perfections invisibles de Dieu, depuis la création du monde, se voient comme à l'œil nu, étant comprises ; mais les choses faites sont la puissance éternelle de Dieu. »

Il s'agit donc simplement d'une paraphrase de Romains 1, sans idées innées. Jean Calvin, comme vous le savez peut-être, affirme dans son Institution de la religion chrétienne que tout être humain porte en lui un certain sens de la divinité, un *sensus deitatis*, vague, indéfini, qui constitue la semence de la religion, le *semen religionis*. Il me semble donc que c'est à cela que John Locke fait référence à ce moment précis : ce sens de la divinité qui naît simplement de la réflexion sur les choses créées.

Bon, pas d'idées innées, alors comment va-t-il expliquer l'origine des idées en se référant aux sens ? Eh bien, il propose toute une série de suggestions pour étayer son propos, et je les noterai. Vous pourrez les examiner lors de votre prochaine lecture. Premièrement, il affirme que la conscience, l'esprit humain à la naissance, est une tablette vierge, comme une feuille de papier blanche, une *tabula rasa*, sur laquelle l'expérience laisse des traces. Or, la notion de *tabula rasa* se retrouve dès les stoïciens, et certainement chez Aristote ; elle s'inscrit donc dans la tradition empiriste naissante.

Deuxièmement, comme je l'ai déjà souligné, une idée n'est au mieux qu'une représentation mentale. Sa théorie de la connaissance est représentationnelle : nos idées sont des représentations de propriétés et de choses extérieures. Il établit ensuite une distinction entre idées simples et idées complexes.

Une idée simple concernerait une propriété à la fois, et une idée complexe consisterait à les combiner. Un certain nombre d' idées simples. Donc, quand vous me regardez, vous voyez une chemise bleue ; l'idée du bleu est simple ; le bleu, comme une chemise, serait une idée complexe, et quand vous me voyez en entier, ça devient bien plus complexe. Bon, simple, complexe.

Les idées simples sont, comme je l'ai dit précédemment, des idées atomistiques, des unités indivisibles. Nous recevons des idées à la fois de nos sens internes et externes. Vous connaissez les cinq sens externes.

L'intériorité n'est qu'un reflet de nos propres états mentaux. Je peux donc réfléchir à mes propres idées, à cette image rémanente et trouble qui subsiste dans mon esprit. Je peux réfléchir à mes propres actes mentaux, comme penser, souhaiter, croire, et aux diverses autres activités que Descartes intégrait à son *cogito*.

Donc, les sens internes et externes. La caractéristique des idées simples est qu'elles doivent être claires et distinctes. Cela vous semble familier ? Clair et distinct.

Mais elles ne sont pas innées. Elles ne sont pas intuitives. Claires et distinctes.

Les idées peuvent provenir d'un seul sens ou de plusieurs, de sorte que l'idée d'espace est une idée que nous percevons grâce à différents sens. Parmi les idées

que nous avons, il convient de distinguer les idées de qualités primaires des idées de qualités secondaires. Il développe ce point aux pages 178 à 181.

Les qualités secondaires sont simplement les qualités associées à nos différents organes sensoriels : l'odorat, le goût, la couleur, l'ouïe, le toucher. Elles sont donc telles qu'elles sont en raison du fonctionnement de nos organes sensoriels .

Ils sont produits en Nous, mais nous n'avons pas de réalité objective. Il existe des représentations mentales des choses physiques. Des choses physiques qui possèdent des qualités primaires.

Les qualités primaires sont les propriétés de la matière en science newtonienne : taille, forme, poids, densité. Les corps matériels de qualité primaire ont la capacité de produire en nous des sensations de qualité secondaire par un mécanisme de cause à effet.

Voilà donc l'appareil avec lequel il va travailler. Et c'est à partir de cette théorie des idées, de ces idées ainsi décrites, qu'il estime pouvoir bâtir l'ensemble du savoir et des croyances humaines.